

5. Martin, François, Ruysbroeck...

Un cavalier dans la neige

Amiens

Il neige.

Il neige et le cheval encense les flocons qui tissent un drap de plus en plus dru. Le cavalier goûte le bonheur d'avancer dans la blancheur indéchirée du monde. Il va dans l'innocence et l'enfance de la neige. Il va dans l'innocence du monde. Derrière lui la trace du cheval sera bientôt invisible. Devant lui rien ne sépare plus la blancheur de la route et la blancheur du champ. Même les arbres noirs sont blancs de neige et c'est à peine s'il les voit tant la rafale de flocons tourbillonnant est vive. Il goûte le bonheur d'être jeune et fort. Il goûte l'ivresse de tenir tête à l'hiver. Et le cheval partage son plaisir.

L'hiver est la saison la plus vaste du monde. Il neige sur la plaine où va le cavalier romain et sur toute la Gaule. Il neige sur la mer toute proche et sur l'Irlande à peine plus lointaine. Il neige sur les fleuves. Il neige sur les glaces de la Seine et de la Loire. Il neige sur les lenteurs de la Garonne et la ruée du Rhône. Il neige sur le Danube et les horizons de Hongrie, les roseaux et les marécages, la frontière où le jeune homme vécut dans le songe de l'enfance l'hiver sauvage et la première neige parmi des enfants d'une autre langue. Il neige sur les sept collines de Rome. Il neige sur Pavie. Il neige sur l'Espagne et toute l'Italie. Il neige aux rives de l'Afrique. Mais il ne peut neiger jusqu'aux bords extrêmes de l'empire. Ou neige-t-il encore aux vergers de la Perse, aux limons de l'Euphrate ? Il neige et l'empire est un empire de neige.

[...]

Le soir tombe. Il ne neige plus et les champs sont gris et presque noirs. Il fait très froid et Martin resserre l'épais manteau qui lui couvre les jambes. Il fera bon descendre de cheval et tendre les mains vers le feu qui éclaire un peu la cour de la caserne. La sonnerie du soir sonne déjà dans la nuit qui vient. Là-bas, on change la garde. Le jour est fini.

Martin de Tours et le combat spirituel, F-X de Guibert, 2005.



François et le sultan : l'épreuve du feu

Est-ce en François le désir du martyre, et de la preuve extrême de l'amour que cette mort et ce supplice donne à Dieu, ce fer rouge appliqué sur le cœur, l'intime du cœur, pour communier au martyre inimitable du Christ, signe et sceau de son amour pour nous, pauvres pécheurs ? La chrétienté tenait alors la vie et les vœux monastiques, cette ascèse, cette mortification, pour l'équivalent du martyre et du témoignage des premiers temps, semence de l'Église, baptême de sang, devenu rare depuis Constantin. François, accompagné de frère Illuminé, secrètement, s'embarque pour les terres d'Orient, où, déjà, depuis quelques années, la fraternité essaime et s'enracine. Si Dieu le veut, il ne reverra plus l'Italie, et ses douces collines, ses aubes délicates, ses crépuscules couleur de rose et de braise, le bleu du ciel sur la bure des champs, aucun de ceux ni aucune de celles qu'il aime, là-bas. Il marche vers le Christ et la gloire de Dieu, la terre d'éternité. Il donne son corps à Dieu comme il rendit à son père jusqu'au dernier de ses vêtements.

[...]

Le sultan le reçoit courtoisement. Il entend le français, que François parle depuis l'enfance : seule richesse de son père dont il ait gardé l'usage : à cause de l'amour qu'il a pour la poésie et les chansons de Provence. Quel courage en cet homme frêle, fatigué par la longue route ! « Mon frère, lui dit le roi, je ne te veux aucun mal, reste avec nous, si tu veux, et si Dieu le veut. Nous prierons ensemble l'un pour l'autre. Tu vivras et prieras le Christ dans un jardin d'oranges et de jasmin, dans le roucoulement des fontaines. Tu apprendras l'arabe et liras le Coran, si tu le désires, comme tu poseras les doigts sur les cordes et la nacre de nos luths, leur bois précieux. Tu chanteras avec nos musiciens. Mais je suis fidèle à ma foi comme tu l'es à la tienne. Nous nous embrasserons au jour du Jugement dernier, *Inch Allah !* Qui sait ce que Dieu veut de nous, qui nous fit différents, et pourtant semblables : notre sang n'est-il pas le même ? Dis à tes frères d'Occident qu'ils remettent l'épée au fourreau, comme fit Pierre, obéissant à son maître, et qu'ils refluent et se retirent comme la mer laisse le sable revoir le ciel et toutes ses étoiles. »

Vie de saint François d'Assise selon Giotto, L'Œuvre, 2011.



Les oiseaux sont placés devant François, à ses pieds, disciples, et ainsi François ne lève pas la tête pour leur parler, comme un saint soudain inspiré, exalté et tournant les yeux vers le ciel, mais il penche la tête, il s'incline vers eux, son cœur est penché vers eux tous et vers chacun. Il ne leur fait pas la leçon, il ne les admoneste pas, il ne les sermonne pas, il leur parle comme s'il les écoutait, il les encourage, il est de cœur avec eux. Il s'incline humblement vers ces familiers de la hauteur, de la distance. Humblement, lui aussi. Dieu le Très Haut est leur père commun. [...]

Pourtant le peintre a figuré un oiseau en l'air, qui arrive, plongeant, et se pose. [...] Cet oiseau, à lui seul, dit l'essence de l'oiseau, dit la créature ailée, mais le peintre l'a représenté descendant vers la terre, comme pour signifier l'incarnation de Dieu. Et Dieu penché vers nous comme François vers les plus humbles créatures.

Saint François parle aux oiseaux, éd. franciscaines, 2005.



Quelle extraordinaire invention, et quel génie spirituel, d'avoir placé côte à côte François et Léon ; d'avoir placé au premier plan, avec François, un témoin, mais un témoin endormi, c'est-à-dire : absent, à l'écart ; et de suggérer par ce sommeil, et cette bure sombre, nocturne, l'obscurité de l'âme, appelée à s'éveiller, à marcher vers la lumière ; et, par l'union avec le Christ crucifié, à connaître l'amour et la Résurrection ! Le passage. La Vie. [...]

Van Eyck aurait pu laisser leur ceinture pendre, grise, blanche, le long de leur tunique ; sans y accorder grande importance.

Mais elles vont à la rencontre l'une de l'autre, comme deux mains en un passage difficile qui l'une vers l'autre, d'un compagnon à l'autre, se tendent ; comme deux voix qui dans la nuit dialoguent et se répondent. Le sens spirituel de ces deux cordes est clair. D'un cœur à l'autre, de l'ombre à la lumière, de la pesanteur à la grâce, de la nuit de l'âme à son illumination, de

l'absence de Dieu à sa présence, à sa présence en nous, au cœur de nous-même, il est un chemin.

François et l'Itinéraire, éd. Franciscaines, 2008.



La forêt de Soignes

Dans la forêt souvent Ruysbroeck s'éloigne seul et parfois l'accompagne un jeune frère, un moine, portant l'écritoire et l'encrier, ou bien la pointe et la tablette de cire. Il suffit de peu de pas pour entrer dans la ténèbre verte et croiser sur le layon, laie en tête, la file des marcassins rayés comme le manteau du prophète Élie. Quelques pas sur la mousse ou les feuilles rouges pour entrevoir la biche, les faons, un cerf, le chevreuil entre les fougères.

Ces bêtes vivent la solitude et la pauvreté comme jamais nous ne saurons le faire: nues comme la pierre et l'eau, simples comme le ciel et ses prés de nuages, abandonnées à la grâce de Dieu. Jean Ruysbroeck les regarde, il voit la robe tachetée d'ombre et de soleil entre les fûts et les feuillages, le bond dans la pénombre et le taillis de ronces, la course. Il voit le geai, la pie, et le bouvreuil, l'écureuil et la couleuvre, l'escargot et le hérisson, le lapin qui se terre ou déboule, le grillon. Adam s'émerveillait ainsi devant la grâce de ces créatures qu'il avait nommées, Dieu scellant en silence leur nom. Mais nous avons perdu le paradis de l'origine.

Marcher entre les arbres est leçon de silence.

Ni les beaux jours ni les jours gris ni les jours de neige et de glace n'ont la préférence du pèlerin de la forêt de Soignes. Le pas qui fait craquer le givre ou froisse les feuilles est le même.

Voici l'étang, les chênes creux debout comme des rois de pierre, et que la foudre il y a cent hivers fendit, le gui énorme entre leurs branches nues, le dos des roches endormies. Et les tilleuls où bourdonne l'abeille.

On n'entend plus dans la forêt de Soignes le cri des chasses : le seigneur a laissé la solitude à ceux qui ont fait vœu d'y vivre en Dieu. Plus de ruée ni d'abois trouant l'ombre et le lierre mais la cloche sonnante les heures et le rappel. Et le bruit du ruisseau comme une litanie.

Ruysbroeck, l'admirable, Salvator, 2014.